

Benoît PIVERT

Le wagon à vaches de Georges Hyvernaud

C'est l'histoire d'un homme, employé huit heures par jour aux Eaux gazeuses chez Busson Frères. Ce serait l'histoire d'un homme ordinaire s'il n'avait, comme Georges Hyvernaud lui-même, l'auteur du récit, été fait prisonnier en 1940 et envoyé en wagons à bestiaux en Poméranie. Là-bas, il a tout connu, l'humiliation, la déchéance, les violences et les privations. Se remet-on jamais d'une telle plongée au fond du gouffre ? Non, semble dire Georges Hyvernaud dont le héros se sent désormais étranger au monde. La guerre, cela vous change un homme ! La captivité, ça vous fait réfléchir et la conscience est un poison...

Il y a toutes ces choses impossibles à oublier, comme ces gradés dans le Nord de la France pendant la « drôle de guerre », qui calculaient le volume quotidien d'excréments produits par un soldat pour évaluer la profondeur nécessaire à la fosse d'aisance. Cela vous remet les idées en place de n'être plus qu'un boyau culier. Autre expérience inoubliable, la traversée de l'Allemagne en wagons à vaches, les corps imbriqués les uns dans les autres sur le plancher. Et la nécessité de pisser dans un seau qui passe de main en main. La guerre, c'est « quand, au lieu de penser des hommes, on ne pense plus que des mètres cubes de viande ou de déchets humains. [...] Tu comptes plus. Tout se décide sans toi, tu sais pas où ni comment. C'est rien, toi. »¹ Évidemment, la fierté en prend un coup. Et le héros du livre d'Hyvernaud ne s'en est pas remis : « La guerre, la captivité, ça ronge les mots et les fables dont on voudrait se masquer les réalités de sa condition. A la fin, il ne reste pas grand-chose – cette amertume sommaire, cette passivité »².

Le ton de l'ouvrage publié en 1953 est donné. La guerre rend plus sûrement nihiliste qu'héroïque. Le héros d'Hyvernaud est donc pénétré de sa propre insignifiance et de celle des choses du monde. C'est un mystique sans Dieu. Tout lui semble absurde, étriqué, morne, répétitif, comme les quatre murs entre lesquels les vies se font et se défont. On ne peut même pas parler de destins, « destin, c'est un mot plutôt excessif pour désigner ce consentement morne à l'existence »³. Le personnage observe en spectateur l'agitation déraisonnable des autres. En Diogène de province, il les contemple, persuadés de leur importance, gonflés comme des baudruches prêtes à éclater. Lui préfère passer inaperçu, « creuser son trou dans l'épaisseur de la ville et de la nuit. Et s'y blottir, s'y gratter, s'y lécher en attendant le sommeil et la mort »⁴. Il a eu son compte d'aventures. Il n'a plus besoin de ces grands mots ronflants qu'échangent les autres et qui vous mènent à l'abattoir. Truman, Staline, il « s'en fout », il « s'en tamponne »⁵. Il n'écoute même pas la radio : « On n'a qu'à s'asseoir sur son lit. A

¹ Georges Hyvernaud, *Le wagon à vaches*, Paris, Denoël, 1953. Cité d'après l'édition Le Dilettante, Paris, 1997, p. 178.

² *Ibid.*, p. 46.

³ *Ibid.*, p. 7.

⁴ *Ibid.*, p. 5.

⁵ Cf. p. 41.

rester là. A écouter le petit bruit obstiné que fait la vie »⁶. Le dépouillement que lui ont imposé la guerre et la captivité lui ont donné le goût de l'authenticité. Aux poèmes d'amour d'Aragon, il préfère le désir cru qui s'exprime sur les murs des pissotières. Moins de chichis, moins de mise en scène, plus de vérité. Lui qui, au cours de sa captivité, a vu le véritable visage de l'homme derrière les apparences civilisées guette maintenant le moment où les masques tombent, où les corps cessent d'être en représentation et se couchent, dépouillés de tous les faux-semblants. C'est la magie du soir : « Tout ce qu'on maintenait si soigneusement ensemble, les vraies dents et les fausses dents, les vrais cœurs et les faux cœurs, les faux cols et les vrais cous, les veuves et les voiles de deuil, les jambes et les bas nylon, tout ça se détache, se délie, se sépare. Assez divertissant à imaginer. Mes compatriotes au fond des lits, parmi les éléments de leur décence et de leur importance. Il n'y a plus que le dos des chaises qui portent des vestons. Et plus que les vestons qui portent des décorations »⁷. Le soir toujours, le « héros » du *Wagon à vaches* noircit des pages, mais il doute de parvenir un jour à les agencer pour en faire une histoire car aux événements, il ne trouve « pas de signification, de replis et de dessous »⁸. Il se contente donc d'observer, à la manière de l'Étranger de Camus. Quand on l'interroge sur le titre de son livre à venir, il répond sans conviction aux curieux : « *Le wagon à vaches* »...

A travers le regard de ce spectateur attentif, c'est tout un univers qui se dévoile, fait de chambres miteuses aux papiers peints désespérants, d'arrière-cours sans lumière et de couloirs à « l'odeur froide et pourrie »⁹. Bien que l'action se situe dans une petite ville de province dont le nom n'est pas précisé, l'intérieur sinistre des immeubles et des appartements fait penser au Paris populeux des environs de la Place des Fêtes, décrit par Jean Meckert dans *L'homme au marteau* (1943). Même exigüité, mêmes cris d'enfants et de disputes conjugales sur fond de T.S.F. On songe aussi aux petites gens et à leur décor toujours un peu gris et poussiéreux des romans de Georges Simenon. D'autres passages ne sont pas sans rappeler le décor glauque et la misère morne de la Garenne-Rancy, décrite par Céline dans *Voyage au bout de la nuit*. Une fois encore, ce sont les mêmes tapisseries minables, les odeurs de pisser de chat, un environnement sinistre semblant déteindre sur l'âme de ceux qui l'habitent. Tous ces écrivains, Meckert, Simenon, Céline, ont en commun cet intérêt exprimé par Hyvernaud pour « la souffrance effarée des vivants enfouis dans l'opacité de l'existence, avec leur tendresse, leur détresse, leur colère, leur ridicule bonne volonté, leur impuissance déchirante »¹⁰.

Pour ce qui est du ton, Hyvernaud est très proche dans *Le wagon à vaches* de *L'homme au marteau* de Meckert. Mêmes patronymes un peu ridicules qui semblent prédisposer ceux qui les portent à une existence médiocre, même goût du détail tragicomique et, parfois, une même tentation du misérabilisme. On ne tombe toutefois jamais dans le pathos pur car tant Meckert qu'Hyvernaud cultivent un humour doux-amer. Hyvernaud a le sens de la formule qui fait

⁶ *Ibid.*, p. 6.

⁷ *Ibid.*, p. 8-9.

⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁹ *Ibid.*, p. 12.

¹⁰ *Ibid.*, p. 206.

mouche. D'un certain Porcher, il est dit qu'« il regagne la maison de brique et le bout de jardin où il cultive ses salades, ses enfants et ses rancunes »¹¹.

Si l'humour est bien le propre de l'homme, Hyvernaud le cultive jalousement comme le vestige de ce dont on a voulu le déposséder pendant la mobilisation et en captivité. On l'a certes dépouillé mais on n'est pas parvenu à lui prendre ça. Il met donc en scène un « héros » qui parvient encore à rire de sa déconfiture et qui s'amuse, mobilisé dans le Nord de la France, d'un professeur expliquant doctement à un gradé la question des « chiottes » sur le « ton d'un spécialiste des dernières recherches sur l'art précolombien »¹². Le professeur Marole pontifie : « Vous ne tenez pas compte d'un usage à coup sûr regrettable, mais constant dans l'armée française. Celui de réserver les cabinets aux excréments les plus consistantes, et d'uriner dans la nature »¹³. On n'est pas loin d'Alfred Jarry... Hyvernaud a aussi l'art du portrait haut en couleur. Il dépeint ainsi la voisine de son héros, la bourgeoise Mme Bouladou : « Rien de plus vide. Quarante années de bonnes manières et de sourires émaillés. Quarante ans de dentelle au crochet, de fidélité conjugale et de recettes de cuisine. Signe distinctif : la passion des produits d'entretien. Au sens large du mot – tout ce qui permet d'entretenir les cuivres, la conversation, la peau humaine, l'intelligence bourgeoise et les meubles Louis XVI »¹⁴.

En dépit des affinités que nous avons signalées avec Louis-Ferdinand Céline, l'humour d'Hyvernaud n'est jamais foncièrement méchant. Hyvernaud exécute des portraits, il n'exécute pas des hommes. Il n'a pas le mépris baveux de Bardamu, le médecin de Céline, pour les syphilitiques et la sous-humanité qui pond de la marmaille. Hyvernaud n'est pas cynique. C'est encore une des qualités qu'il a su préserver à travers l'entreprise de déshumanisation de la captivité. Se souvenant d'une scène à la Libération lors de laquelle un militaire américain avait enfoncé le canon de sa mitraillette comme un sexe dans la bouche d'un Allemand, son personnage se garde de rire malgré la bouche grotesquement dilatée : « Alors une tempête de joie a secoué les quarante pouilleux. Ça ne s'arrêtait plus. L'édenté me tapait dans le dos pour m'encourager, parce qu'il trouvait que je ne riais pas assez fort. Sur le coup, la scène m'a paru plutôt répugnante. Ce n'est pas beau, des victimes. Les bourreaux non plus, naturellement ; et tous les publics sont ignobles »¹⁵.

Cet inventaire des nuances et des affinités dans l'humour entre écrivains de la même génération ne serait pas complet sans la mention de René Fallet et de son roman *Paris au mois d'août*. Hyvernaud et Fallet ont en commun « la mélancolie du sourire »¹⁶. C'est drôle, grinçant mais jamais assassin et toujours un peu triste dans le fond, comme ce passage de *Paris au mois d'août* qui, *mutadis mutandis*, pourrait être signé Hyvernaud : « Le soleil cuisait la foule dans un malodorant court-bouillon de chaussettes et de balançoires à Mickey. Paris l'été, six heures du soir, fleurait l'aisselle et la vaisselle. Toutes les robes à fleurs ne moulaient pas, loin de là, des Brigitte. Les cravates poissaient à des cols sales, sous des faces lunaires de pendus »¹⁷. Toutefois, le roman de René Fallet, publié en 1960, n'a pas pour

¹¹ Ibid., p. 24.

¹² Ibid., p. 175

¹³ Ibid., p. 177.

¹⁴ Ibid., p. 30.

¹⁵ Ibid., p. 54.

¹⁶ <http://actualitte.com/blog/hervebel/2011/11/paris-au-mois-daout-de-rene-fallet-la-melancolie-du-sourire/>

¹⁷ Ibid.

contexte l'immédiat après-guerre, or l'après-guerre est, avec les réminiscences de la mobilisation et de la captivité, bel et bien la matière du livre – et de l'humour – d'Hyvernaud. C'est toute une époque avec ses mythes bien français qui prend corps sous le regard attentif du narrateur-spectateur du *Wagon à vaches*.

Hyvernaud a eu l'idée d'imaginer un bistrot dans lequel se croisent les personnages de l'après-guerre. Comme les Poissonnard dans *Au bon beurre*, le roman de Jean Dutourd sur la France de Vichy, leurs patronymes fleurent bon le terroir et la France profonde. Ils s'appellent Dardillot, Scie, Couvreur ou encore Rudognon. L'après-guerre, c'est le moment où l'on solde les comptes. Dans le bistrot se retrouvent, à des tables différentes, vainqueurs et vaincus. Le vaincu, c'est Horace Dardillot, ancien professeur de lettres classiques du héros et qui, pour son malheur, a choisi le mauvais camp. Depuis, il rase les murs, occupé à échapper aux insultes et aux crachats. Il n'est pas sans faire penser à Céline qui, plutôt que confesser ses erreurs, préférerait noyer les vainqueurs sous les sarcasmes et les injures. Les habitants, Dardillot, les connaît par cœur ; il les a instruits, il connaît leurs tricheries et leurs bassesses. Qu'on ne vienne pas lui dire que ce sont des héros ! C'est sans doute le personnage pour lequel, malgré l'indulgence coutumière d'Hyvernaud, transparait le mépris : « Dardillot se rêve en héros de Dostoïevski. Mais il a beau jouer les humiliés et les offensés, il ne sera jamais qu'un bonhomme aigre et rabâcheur, un pochard mesquin empêtré dans des monologues de vieux pions »¹⁸.

Pourtant, Dardillot ne manque pas toujours de lucidité lorsqu'il déclare au protagoniste à propos des cadors du café : « Ils ont dû vous en débiter, hein, des histoires de faux papiers et de parachutistes. Moi, j'ai fait ci, moi, j'ai fait ça. Ah, c'est pas des dégonflés, vos compatriotes. On y a du cœur au ventre, dans leur ville. Et du cran, et de l'estomac. Du vieux sang français. Des couilles au cul »¹⁹. Sur ce point, Dardillot ne s'est pas trompé. Le café des habitués est peuplé de héros. A part Dardillot, tous se sont trouvés du bon côté. On passe pudiquement sous silence ceux qui se sont enrichis au marché noir ou ont écrit des lettres de délation. Restent les héros, les communistes, les maquisards, les déportés et tous ceux qui ont su, à temps, se tailler sur mesure un costume de patriote ou de résistant.

Avec son habituel sens de l'humour, Hyvernaud a eu l'idée de les réunir dans un « Comité d'Érection » – entendons par là un comité destiné à ériger un monument pour commémorer la Guerre 39-45. Les réunions de ce comité sont pour Hyvernaud comme une radiographie de la France d'après-guerre et mettent à jour les tensions entre communistes, résistants et ceux qui s'inventent des faits d'armes. Les uns refusent qu'untel figure sur le monument car, s'il a été déporté, c'est que sa femme, qui couchait avec un soldat allemand, l'a dénoncé pour se débarrasser de lui. Celui-là n'est pas un « déporté « pur jus ». On disserte à perte de vue sur les mérites des uns et des autres – qui sont parfois minces ou imaginaires. La figure du « vainqueur » imbu de ses mérites, c'est celle d'Athanase Bourladou, entrepreneur en maçonnerie. Songez, pendant la guerre, durant deux jours, il a caché un soldat anglais. C'est assez pour se trouver du bon côté. Cela l'autorise à avoir un avis sur tout, à distribuer les lauriers et les blâmes. Il a l'embonpoint conquérant des vainqueurs. Il aime bien le

¹⁸ *Le wagon à vaches*, p. 110.

¹⁹ *Ibid.*, p. 108.

protagoniste du roman, mais avec condescendance. Après tout, qu'est-ce qu'un prisonnier de guerre ? C'est un homme qui n'a fait que son devoir de soldat et qui a eu la malchance d'être capturé par les Allemands. Rien à voir avec l'héroïsme des résistants qui ont risqué leur vie, rien à voir avec ceux qui ont été déportés dans des camps et n'en sont pas revenus. Eux sont les vrais héros. Un prisonnier de guerre, c'est certes un bon Français, mais de seconde zone.

Hyvernaud, à travers son café d'habitues, dresse donc un portrait presque sociologique de la France d'après-guerre, avec ses hiérarchies subtiles, ses conflits sous-jacents et ses discussions à n'en plus finir sur l'honneur de chacun. On comprend mieux que son héros se taise. Même si l'on ne lui fait pas ouvertement le grief de ne s'être pas évadé de captivité et d'avoir attendu que d'autres viennent le libérer, il comprend qu'il n'a pas vraiment voix au chapitre. Mais au fond, il s'en moque. Il a vu où conduisent les grandes idées des hommes, les partis pris, les partisans ; maintenant il observe une réserve prudente. Il laisse dire. Il refuse de se prononcer sur les mérites des uns, sur les ragots qui circulent sur les autres ; il ne s'associe pas aux « bruits qui courent, aux bruits qui coulent »²⁰. Il demeure donc en retrait, conscient de ne pas faire partie des vainqueurs patentés de l'après-guerre. Il préfère noircir des pages. Mais dans cette société d'après-guerre à laquelle il se sent étranger, y a-t-il des gens pour entendre l'histoire du wagon à vaches ?

Si le personnage ne parvient pas à écrire son roman, c'est parce qu'il craint d'être aussi déplacé dans le milieu littéraire d'après-guerre qu'au café des habitués. Apparemment, l'heure n'est pas aux souvenirs de prisonniers de guerre. On préfère à ces derniers :

Les anxieux, les maux du siècle, les durs et les mous, les bien fringués, les chefs de rayon. On a les officiels en jaquette pour centenaires et inaugurations de bustes. On a les anarchistes qui portent un pull-over jonquille et qui sont saouls à onze heures du matin. Ceux qui sont au courant de l'imparfait du subjonctif, ceux qui écrivent merde, ceux qui ont un message à délivrer et ceux qui sont les gardiens de la tradition nationale. Les littérateurs engagés, les littérateurs encagés. Il y a ceux à qui le noir va bien, et ceux qui préfèrent le rose, et ceux qui aiment mieux le tricolore. Ceux qui ont le cœur sur la plume. Et les psychologues, et les pédérastes, et les humanistes, et les attendris et les enfants du peuple à qui ça fait mal au cœur de posséder tant de culture à eux tout seuls, et les nietzschéens qui ont été élevés dans une institution à Neuilly. On a de tout, on n'en finit pas. On a ceux qui giflent les morts et qui conchient l'armée française, et puis qui se rangent, qui ne plaisantent pas avec la consigne. Les travailleurs de choc qui vous édifient des trente volumes de roman, et toute l'époque est dedans [...]. Et les petits jeunes gens qui parlent tout le temps de leur génération. Et s'ils racontent en deux cents vingt pages qu'ils ont fait un enfant à la bonne de leur mère, cela devient le drame d'une génération...²¹

L'allusion vise vraisemblablement, pêle-mêle, Cocteau, Paul Claudel, François Mauriac, Boris Vian, Sartre, Camus, Simone de Beauvoir, Louis Aragon, André Gide, Montherlant, Roger Peyrefitte, Anouilh, Giraudoux ainsi que ceux de leurs pairs que nous avons omis de citer. Qu'on nous pardonne cette longue énumération ; elle était nécessaire pour rendre compte du sentiment d'accablement qui décourage par avance le héros d'Hyvernaud dans ses velléités littéraires : « Tant pis. La littérature française, Dieu merci, peut se passer de mes services. Elle ne manque pas de bras, la littérature française, ça fait plaisir. Elle ne manque pas de mains.

²⁰ Ibid., p. 39.

²¹ Ibid., p. 31-32.

On en a pour tous les goûts, pour toutes les besognes »²². Même si le ton se veut détaché, on sent affleurer l'amertume. Hyvernaud ne pense pas comme La Bruyère que tout est dit et que nous venons trop tard. Il est, au contraire, persuadé d'avoir des choses à dire et convaincu, à juste titre, que ces écrivains patentés, encensés et couronnés de lauriers ne savent pas ce que c'est que de se retrouver dans un wagon à vaches, à pisser dans un baquet, ce que c'est que de marcher durant des heures dans la neige sous les aboiements, de n'avoir rien à manger, de n'être plus que des pieds endoloris, une vessie, des boyaux et un matricule, pas même un nom. Ils préfèrent écouter Boris Vian et Juliette Gréco, fréquenter Saint Germain-des-Prés et danser sur du jazz. Hyvernaud avait bien des raisons d'être pessimiste. Malgré le soutien de Sartre, Martin du Gard et Cendrars, son premier roman sur ses années de guerre et de captivité, *La peau et les os*, publié en 1949, était passé inaperçu. Mais à la lucidité d'Hyvernaud quant à la situation du monde littéraire d'après-guerre, il semble qu'il faille ajouter une sorte de don de visionnaire. Hyvernaud paraît avoir anticipé la concurrence mémorielle qui allait se développer dans les années et décennies suivantes et le condamner au silence.

En 1946 déjà, David Rousset, déporté à Buchenwald puis à Neuengamme avait obtenu le prix Renaudot pour *L'Univers concentrationnaire*, publication suivie un an plus tard du roman de huit cents pages *Les jours de notre mort*, élaboré à partir de souvenirs et de témoignages sur les camps de concentration. Le monde découvrait, effaré, la réalité des camps. En 1947, Robert Antelme avait publié un ouvrage majeur sur le monde concentrationnaire, inspiré de son expérience à Buchenwald et Dachau. Le livre avait pour titre *L'espèce humaine* et montrait la souffrance d'hommes battus, affamés, craignant pour leur vie et n'ayant d'autre choix que de manger des épluchures. Le livre avait eu un retentissement considérable. En 1949, année où Hyvernaud publie *La peau et les os*, Jean Cayrol, qui a été arrêté en 1942 et déporté au camp de Mauthausen, fait paraître en septembre dans la revue *Esprit* « D'un romanesque concentrationnaire »²³, texte repris en 1950 sous le titre *Pour un romanesque lazarien* dans *Lazare parmi nous*. Marie-Laure Basuyaux présente ainsi l'entreprise de Cayrol : « Il décrit l'idée qu'il se fait de la littérature présente et à venir. Pour la qualifier, il forge un néologisme et parle de littérature « lazarienne ». Lazare, celui que le Christ ressuscite - selon l'Évangile de Saint Jean - est ainsi l'objet d'une figure d'antonomase, il devient un nom commun servant à désigner d'abord l'homme, puis la littérature depuis les camps »²⁴.

Pour Hyvernaud, les jeux sont faits. Il n'a pas connu les camps de concentration. Aux yeux du monde, sa captivité est certes regrettable mais combien moins horrible que l'expérience des camps. Dans l'ordre de la souffrance, il est loin d'occuper le premier plan. *Le wagon à vaches* n'a donc pas d'écho. Lorsque Cayrol rédige le commentaire du film *Nuit et Brouillard* (1956) et que la France, sidérée, découvre *de visu* les cadavres décharnés empilés, les yeux hagards, toute cette indicible souffrance, les prisonniers de guerre font bien pâle figure. Ils ne

²² Ibid., p. 31

²³ *D'un romanesque concentrationnaire*, *Esprit*, n° 159, septembre 1949, p. 340-357, repris sous le titre *Pour un romanesque lazarien*, dans *Lazare parmi nous*, Paris/Neuchâtel, Seuil/Baconnière, 1950, p. 69-106, enfin sous le titre *De la mort à la vie*, dans *Nuit et Brouillard*, Paris, Fayard, 1997, p. 45-114.

²⁴ Marie-Laure Basuyaux, « Les années 1950 : Jean Cayrol et la figure de Lazare », *Fabula / Les colloques*, L'idée de littérature dans les années 1950, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document61.php>

s'en remettront jamais et ne parviendront pas à se faire entendre. Qui connaît *Les poulpes* de Raymond Guérin, roman paru en 1953, la même année que *Le wagon à vaches* ? L'auteur y décrit sur le mode farcesque ses trois années passées comme prisonnier de guerre en Allemagne, dans le pays de Bade, chez les Tordus, à savoir les Allemands, entouré de ses compagnons d'infortune Face-de-Fesse, Bite-en-Bois, Domisoldo et Jésus-qui-se-la touche. Guérin y décrit tout de même les wagons à bestiaux, les transferts de camp à camp, les corvées, les brimades, les appels nocturnes sous la neige. Peut-être lui a-t-on tenu rigueur du ton de l'ouvrage rappelant les blagues de potaches. La « grande littérature » aime le sérieux. Pourtant Henri Calet n'a pas eu plus de succès avec *Le Bouquet* (1945), ouvrage que son auteur présente ainsi :

Le Bouquet n'est pas un roman, mais l'histoire du mitrailleur Adrien Gaydamour qui n'avait pas de mitrailleuse, un soldat de quarante, depuis son incorporation au "...ième Débineurs" jusqu'à sa levée d'écrou. Il s'agirait donc plutôt d'une tranche de mauvaise vie qu'il n'a pas été le seul à avaler. Avant, Gaydamour a suçoté une existence des plus quelconques : l'école, la caserne, le chômage, l'autobus quotidien, le bureau, en compagnie d'autres Gaydamour. Mais voilà qu'on l'invite à entrer dans un conflit mondial. Puis il est fait prisonnier : le bouquet. Adrien a pu s'échapper. Mais, il reste là-bas une chiourme innombrable. D'autres parleront après lui. C'est une histoire répandue par le monde à des millions d'exemplaires. Des variations sur le froid, la faim, l'ennui et la mort. Des histoires toutes simples qui ne s'inventent pas. J'ai fait ce livre en 1942, dans un village de montagne pendant un printemps, un été. Fait après l'avoir souffert. Et aujourd'hui que nous sommes enfin libres, ce récit peut venir au grand jour. Je n'y ai rien changé.²⁵

N'est-il pas dès lors ironique qu'il ait fallu attendre Fernandel pour populariser la figure du prisonnier de guerre dans *La vache et le prisonnier*, plus gros succès au box-office en 1959 avec près de neuf millions d'entrées ? Malheureusement, le film d'Henri Verneuil montrant un Fernandel hilare aux côtés de son fidèle ruminant, Marguerite, est un affront aux souffrances endurées par les prisonniers de guerre...

Les années qui suivirent ne furent pas plus favorables à ces derniers. Les différentes mémoires de la guerre s'affrontèrent. Ce fut finalement la mémoire de la shoah qui porta un coup fatal à la perception des prisonniers de guerre en occupant progressivement tout l'espace. Les prisonniers de guerre dont les souffrances ne pouvaient rivaliser avec celles des victimes des camps d'extermination étaient condamnés à une réserve pudique. Voici comment l'historien Pascal Plas expose cette mémoire des prisonniers de guerre :

La mémoire repliée des prisonniers de guerre : c'est une mémoire de vaincus, présentés comme des fuyards dépassés par la ruée allemande de mai 40. Pourtant l'armée française a perdu près de 200 000 morts en six semaines, autant qu'aux pires moments de 14-18. Les 1,8 millions de prisonniers de guerre sont, dans le cadre de la Seconde Guerre mondiale, des anti-héros travaillés par le rêve du poilu de 14-18, mal à l'aise d'avoir été les enfants chéris de Vichy durant l'Occupation.²⁶

²⁵ Henri Calet, *Le Bouquet*, Paris, Gallimard, 1945, cité d'après l'édition Gallimard, Paris, 2001, quatrième de couverture.

²⁶ Pascal Plas, « La Résistance et sa mémoire », journée d'études « Enseigner les mémoires de la Seconde Guerre mondiale », Centre de la mémoire d'Oradour-sur-Glane, 8 avril 2004. www.ac-limoges.fr/hist_geo/accueil/squelettes/.../memoirehistoire.doc

Sans le vouloir, Pascal Plas fournit une bonne raison de lire *Le wagon à vaches*. Le protagoniste d'Hyvernaud a effectivement tout d'un antihéros mais il n'est aucunement travaillé par le rêve du poilu de 14-18 et se perçoit encore moins comme un enfant chéri de Vichy ! Ce n'est toutefois pas l'unique raison qui devrait inciter à lire *Le wagon à vaches*. Dans ce livre, le « héros » d'Hyvernaud possède une *voix*, reconnaissable entre toutes. C'est la voix d'un homme tombé de haut, qui se méfie à jamais des engagements et ne croit plus en rien, qui joue désormais à être invisible, amer mais pas pleurnichard, savourant avec gourmandise tous les ridicules de ses contemporains. Mais *Le wagon à vaches*, ce n'est pas que cela. Comme les grands philosophes et moralistes, Georges Hyvernaud dit quelque chose d'essentiel quant à notre humanité. L'expérience du wagon à vaches, c'est l'expérience de l'arrachement brutal à la normalité et la projection dans un univers, en temps normal, inimaginable. Cela vaut pour toutes les expériences existentielles qui vous décentrent, vous dépouillent, vous laissent nu et démunis et après lesquelles plus rien n'est comme avant. Ce peut-être le cancer, la prison, la perte inconsolable d'un être cher. De mille façons, Job peut être frappé. Nul ne sait quand l'épée de Damoclès va tomber, nul ne sait quand il sera embarqué dans son wagon à vaches à travers des plaines glaciales et enneigées.